

ÂME, s. f. (du celt. *anm*, d'où, en grec, *ἀνέμος* ; en lat. *anima* ; dont on a fait *anème* en vieux français ; puis, par contraction, *anm* et *âme*). Substance spirituelle douée d'intelligence et de liberté, unie au corps de l'homme pendant la vie, et qui s'en sépare à l'instant de la mort. | Philos. et théol. Chez les anciens et même chez les philosophes du moyen âge, ce mot avait une signification plus étendue et plus conforme à son étymologie que chez la plupart des philosophes modernes. Au lieu de désigner seulement la substance du *moi* humain, il s'appliquait sans distinction à tout ce qui constitue, dans les corps organisés, le principe de la vie et du mouvement. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la célèbre définition d'Aristote : « L'âme est la première *entéléchie* d'un corps naturel, organisé, ayant la vie en puissance, c. à d. la force par laquelle la vie se développe et se manifeste réellement dans les corps destinés à la recevoir. » C'est en partant de cette idée qu'on a distingué tantôt trois, tantôt cinq espèces d'âmes, à chacune desquelles on assignait un centre, un siège et des destinées à part. Selon Platon, l'*âme raisonnable* est placée dans la tête, et peut seule prétendre à l'immortalité ; l'*âme irascible*, principe d'activité et de mouvement réside dans le cœur ; enfin, l'*âme appetitive*, source des passions grossières et des instincts physiques, est enchaînée à la partie inférieure du corps et meurt avec les organes. Au lieu de trois âmes, Aristote en admet cinq : l'*âme nutritive*, qui préside à la nutrition et à la reproduction, soit des animaux, soit des plantes ; l'*âme sensitive*, principe de la sensation et des sens ; l'*âme motrice*, principe du mouvement et de la locomotion ; l'*âme appetitive*, source du désir, de la volonté et de l'énergie morale, et enfin l'*âme rationnelle* ou *raisonnable*. Les philosophes scolastiques les ont de nouveau réduites au nombre de trois : l'*âme végétative*, l'*âme sensitive* et l'*âme raisonnable*. L'âme ainsi considérée serait donc plus exactement définie le principe de la vie dans tous les êtres vivants. | *Spiritualité de l'âme*. En appelant l'*âme spirituelle*, nous entendons qu'elle est simple, immatérielle, incorporelle. Personne n'osera nier qu'il y ait en nous un principe intelligent, sensible et libre ; en d'autres termes, personne

n'osera nier sa propre existence, celle de son *moi*. Ce *moi* a-t-il une existence propre, immatérielle, bien qu'étroitement unie à des organes, ou n'est-il qu'une propriété de l'organisme et même un des éléments de la matière, quelque fluide très-subtil; pénétrant de sa substance et de sa vertu les autres parties du corps? Adopter la première solution, c'est se déclarer spiritualiste; embrasser la seconde, c'est s'avouer matérialiste. Il n'existe point de preuves plus solides de la *spiritualité de l'âme* que celles qu'on a tirées de son *unité* et de son *identité* : 1^o Sans unité, point de conscience; sans conscience, point de pensée, point de facultés intellectuelles et morales, point de *moi*. Je ne suis, à mes propres yeux, qu'autant que je sens, que je connais ou que je veux; et, réciproquement, je ne puis sentir, penser ou vouloir qu'autant que je suis, ou que l'unité de ma personne subsiste au milieu de la diversité de mes facultés et de la variété infinie de mes manières d'être. Cette unité est réelle, c. à d. substantielle, puisqu'elle se sent vouloir, agir, et agir librement. C'est, de plus, une unité indivisible, puisqu'en elle se réunissent et subsistent en même temps les idées, les impressions les plus diverses et souvent les plus opposées. Par exemple, quand je doute, je conçois simultanément l'affirmation et la négation; quand j'hésite, je suis partagé entre deux sollicitations contraires, et c'est encore moi qui décide. 2^o Nous n'avons pas seulement conscience d'un *moi*, d'un *moi* toujours un au milieu de la variété de nos modes et de nos attributs; nous savons aussi être toujours la même personne, malgré les manifestations si diverses de nos facultés et la rapide succession des phénomènes de notre existence. Notre identité ne peut pas plus être mise en doute que notre unité; elle n'est pas autre chose que notre unité elle-même considérée dans la succession au lieu de l'être dans la variété; et, si l'on voulait la nier malgré l'évidence, il faudrait nier aussi la liberté, qui est impossible sans intelligence, et les plus nobles sentiments du cœur, dont le souvenir, c. à d. l'identité de notre personne, est la condition indispensable. Nos organes, au contraire, ne demeurent les mêmes ni par la forme ni par la substance. Au bout d'un certain nombre d'années.

substance. Au bout d'un certain nombre d'années, ce sont d'autres molécules, d'autres dimensions, d'autres couleurs, un autre volume, un autre degré de vitalité, d'autres organes enfin qui ont pris la place des premiers. Ainsi, notre corps se dissout et se reforme plusieurs fois durant la vie, tandis que le moi se sait toujours le même, et embrasse dans une seule pensée toutes les périodes de son existence. Ce fait est donc le résultat des expériences les plus positives. Aux deux preuves que nous venons de citer, nous ajouterons une observation générale, qui servira peut-être à les compléter et à séparer plus nettement le moi de l'organisme. C'est qu'il n'existe pas la moindre analogie entre les actes et les phénomènes produits par le moi, et les fonctions purement organiques. Celles-ci, quoi qu'on fasse, ne sauraient être connues sans les organes, et ne sont elles-mêmes que des mouvements matériels. Qui pourrait se faire une idée exacte de la respiration sans songer aux poumons? Qui pourrait se représenter la circulation du sang sans songer au cœur, aux artères et aux veines? Tout au contraire, nous pouvons parfaitement distinguer tout ce qui est de l'âme de tout ce qui est du corps; tout ce qui est de nos facultés intellectuelles et morales d'avec tout ce qui est de notre organisme matériel. Ces simples notions nous rappellent la magnifique définition de l'homme par Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » | *Union de l'âme et du corps.* On a demandé comment l'âme et le corps, l'esprit et la matière, si complètement différents l'un de l'autre, peuvent cependant agir l'un sur l'autre; comment, sans étendue, par conséquent sans occuper aucun point de l'espace, le moi devient la cause de certains mouvements des organes, et les organes de certaines sensations du moi, qui devrait, par sa simplicité indivisible, être entièrement à l'abri de leur grossière influence. Différents systèmes ont été imaginés pour résoudre cette question. Les uns ont eu recours à une substance intermédiaire, à un être d'une double nature qui, tenant à la fois de l'âme et du corps, peut servir de médiateur entre ces deux principes opposés.

Cet être imaginaire a reçu le nom de *médiateur* plastique. Ce n'est guère autre chose que les *esprits animaux* des physiologistes et des philosophes du XVII^e siècle, l'*archée* de Van-Helmont, la *flamme vitale* de Willis, le *périsprit* de la doctrine spirite. Les autres, ne voyant aucun lien possible entre l'esprit, qu'ils faisaient consister exclusivement dans la pensée, et la matière, à laquelle ils donnaient pour essence l'étendue, se sont adressés à l'inter-

vention divine pour exciter dans l'âme les phénomènes correspondants aux divers états du corps, et dans le corps les mouvements nécessaires pour exécuter ou traduire aux yeux les pensées de l'âme. Tel est, en substance, le système des *causes occasionnelles*, dont l'invention appartient à l'école cartésienne. Leibnitz a imaginé que, dès l'instant où ils furent créés, l'âme et le corps ont été tellement organisés que les phénomènes de l'un fussent en accord parfait avec les phénomènes de l'autre. Ce sont deux pendules fabriquées avec tant d'art qu'elles marchent toujours ensemble, et n'offrent jamais la plus petite différence dans l'indication des heures. C'est ce qu'on a appelé le système de l'harmonie préétablie. Enfin, la plupart des philosophes spiritualistes se sont contentés d'admettre, sans l'expliquer, l'influence naturelle que les deux substances exercent l'une sur l'autre. Cette dernière assertion n'est pas un système de plus; c'est tout simplement l'expression du fait dont on a cherché à se rendre compte. |, *Siège de l'âme*. Les philosophes et les médecins se sont très-préoccupés de cette question. Les anciens ont placé l'âme tantôt dans le cerveau, tantôt dans la poitrine, selon qu'elle passait à leurs yeux pour le principe de la vie animale ou pour une force tout à fait distincte de l'organisme. Les modernes, non contents de placer l'âme dans le cerveau, ont voulu encore la circonscrire dans une partie déterminée de ce viscère. Descartes avait choisi la glande pinéale, sous prétexte qu'elle est seule dans le cerveau, et qu'elle y est comme suspendue, de manière à se prêter facilement à tous les mouvements exigés par les phénomènes intérieurs. D'autres ont donné la préférence au centre oval, au corps calleux. Aucune de ces hypothèses n'a pu résister au sens commun et à l'expérience. La spiritualité de l'âme étant établie, on ne peut admettre qu'elle puisse être contenue dans un point déterminé de l'espace, par conséquent dans une partie déterminée du corps. Que le cerveau soit le centre et le point de départ de tous ces agents de communication entre les deux principes, c'est encore là un fait incontestable. Mais là s'arrêtent les investigations de la science. Au delà, on ne rencontre plus que les probabilités de la phré-

ne rencontre plus que les probabilités de la phrénologie. | *Origine de l'âme.* D'où vient l'âme? Les plus sages ont pensé que notre vie actuelle n'est que la conséquence d'une vie antérieure, c'est aussi le dogme admis par l'école spirite; que, par conséquent, toutes les âmes ont existé avant d'appartenir à ce monde, et que chacune d'elles, poussée par une force irrésistible, choisit naturellement le corps dont elle est digne par son existence passée, ou est contrainte de se réincarner dans un corps qui lui est désigné par une puissance supérieure. Ce sentiment, très-répandu en Orient, enseigné par Pythagore, éloquentement développé dans les Dialogues de Platon, adopté par quelques Pères de l'Eglise, entre autres par Origène, est celui qu'on appelle dogme de la préexistence. Selon les autres, à mesure qu'un corps est sur le point de naître, Dieu crée pour lui une âme nouvelle, et par conséquent, le nombre des naissances décide absolument du nombre des âmes. Enfin on a imaginé une troisième hypothèse, d'après laquelle toutes les âmes, après avoir existé en germe dans notre premier père, se propagent comme les corps par la génération physique. Cette doctrine, soutenue d'abord par Tertullien, reprise ensuite par Luther, qui la trouvait conforme au dogme du péché originel, fut aussi défendue par Leibnitz comme la seule où la philosophie et la théologie pussent se rencontrer. | *Spirit.* Selon la doctrine spirite, l'âme est le principe intelligent qui anime les êtres de la création et leur donne la pensée, la volonté et la liberté d'agir. Elle est immatérielle, individuelle et immortelle; mais son essence intime est inconnue; nous ne pouvons la concevoir isolée absolument de la matière que comme une abstraction. Unie à l'enveloppe fluide, éthérée ou *périsprit*, elle constitue l'être spirituel concret, défini et circonscrit appelé *Esprit*. (V. ESPRIT, PÉRISPRIT.) Par métonymie, on emploie souvent les mots *âme* et *esprit* l'un pour l'autre; on dit : les âmes souffrantes et les esprits souffrants; les âmes heureuses et les esprits heureux; évoquer l'âme ou l'esprit de quelqu'un.

évoquer l'âme ou l'esprit de quelqu'un ; mais le mot *âme* réveille plutôt l'idée d'un principe, d'une chose abstraite, et le mot *esprit* celle d'une individualité. L'esprit uni au corps matériel par l'incarnation constitue l'homme ; de sorte qu'en l'homme il y a trois choses : l'âme proprement dite, ou principe intelligent ; le *périsprit*, ou enveloppe fluidique de l'âme ; le *corps*, ou enveloppe matérielle. L'âme est ainsi un être simple ; l'esprit, un être double composé de l'âme et du *périsprit* ; l'homme, un être triple composé de l'âme, du *périsprit* et du *corps*.

Le corps séparé de l'esprit est une matière inerte ; le périsprit séparé de l'âme est une matière fluide sans vie et sans intelligence. L'âme est le principe de la vie et de l'intelligence ; c'est donc à tort que quelques personnes ont prétendu qu'en donnant à l'âme une enveloppe fluide semi-matérielle, le spiritisme en faisait un être matériel. L'origine première de l'âme est inconnue, parce que le principe des choses est dans les secrets de Dieu, et qu'il n'est pas donné à l'homme, dans son état actuel d'infériorité, de tout comprendre. On ne peut, sur ce point, formuler que des systèmes. Selon les uns, l'âme est une création spontanée de la Divinité ; selon d'autres, c'est une émanation même, une portion, une étincelle du fluide divin. C'est là un problème sur lequel on ne peut établir que des hypothèses, car il y a des raisons pour et contre. A la seconde opinion on oppose toutefois cette objection fondée : Dieu étant parfait, si les âmes sont des portions de la Divinité, elles devraient être parfaites, en vertu de l'axiome que la partie est de la même nature que le tout ; dès lors, on ne comprendrait pas que les âmes fussent imparfaites et qu'elles eussent besoin de se perfectionner. Sans s'arrêter aux différents systèmes touchant la nature intime et l'origine de l'âme, le spiritisme la considère dans l'espèce humaine ; il constate, par le fait de son isolement et de son action indépendante de la matière, pendant la vie et après la mort, son existence, ses attributs, sa survivance et son individualité. Son individualité ressort de la diversité qui existe entre les idées et les qualités de chacune dans le phénomène des manifestations, diversité qui accuse pour chacune une existence propre. Un fait non moins capital ressort également de l'observation : c'est que l'âme est essentiellement progressive, et qu'elle acquiert sans cesse en savoir et en moralité, puisqu'on en voit à tous les degrés de développement. D'après l'enseignement unanime des Esprits, elle est créée *simple et ignorante*, c. à d. sans connaissances, sans conscience du bien et du mal, avec une égale aptitude pour l'un et pour l'autre et pour tout acquérir. La création étant incessante et de toute éternité, il y a des âmes arrivées au sommet de l'échelle alors que d'autres

naissent à la vie, mais toutes ayant le même point de départ. Dieu n'en crée pas de mieux douées les unes que les autres, ce qui est conforme à sa souveraine justice; une parfaite égalité présidant à leur formation, elles avancent plus ou moins rapidement, en vertu de leur libre arbitre et selon leur travail. Dieu laisse ainsi à chacune le mérite et le démerite de ses actes, et la responsabilité croît à mesure que se développe le sens moral. De sorte que de deux âmes créées en même temps, l'une peut arriver au but plus vite que l'autre, si elle travaille plus activement à son amélioration; mais celles qui sont restées en arrière arriveront également, quoique plus tard, et après de plus rudes épreuves, car Dieu ne ferme l'avenir à aucun de ses enfants. L'incarnation de l'âme dans un corps matériel est nécessaire à son perfectionnement; par le travail que nécessite l'existence corporelle, l'intelligence se développe. Ne pouvant, dans une seule existence, acquérir toutes les qualités morales et intellectuelles qui doivent la conduire au but, elle y arrive en passant par une série illimitée d'existences, soit sur la terre, soit dans d'autres mondes, à chacune desquelles elle fait un pas dans la voie du progrès et se dépouille de quelques imperfections. Dans chaque existence l'âme apporte ce qu'elle a acquis dans les existences précédentes. Ainsi s'explique la différence qui existe dans les aptitudes innées et dans le degré d'avancement des races et des peuples.

(V. ESPRIT, RÉINCARNATION.) | *Âmes des bêtes.* Les bêtes ont-elles une âme, c. à d. un principe immatériel, quoique voué à la mort? Ici encore des solutions diverses. La plus ancienne est le système de la métempsycose, qui fait des corps des animaux comme autant de lieux de châtimement pour les âmes humaines. Outre ces âmes captives et déchues, condamnées à expier dans une organisation plus grossière les fautes d'une vie antérieure, Pythagore et Platon reconnaissaient aussi chez les bêtes un principe particulier, l'*âme sensitive*. Descartes ayant fait consister l'essence dans la pensée, et s'étant imaginé, d'un autre côté, que les fonctions vitales peuvent être expliquées par des lois purement mécaniques, a été naturellement conduit à regarder

les animaux comme de vraies machines, comme des automates privés d'instinct et de sensibilité. Les phénomènes que nous observons en eux ne sont que des mouvements produits par les esprits animaux, c. à d. par des corps extrêmement subtils qui se dégagent du sang échauffé par le cœur, se répandent dans le cerveau, de là dans les nerfs, et

vont ensuite ébranler les muscles. Condillac accorde à la brute les mêmes facultés qu'à l'homme, n'établissant entre eux d'autre différence que celle qui résulte de leurs besoins, et ne voyant dans ces besoins eux-mêmes qu'un effet de l'organisation. La science moderne n'a point dit son dernier mot sur cette question. Toutefois, si, d'une part, les passions de l'homme se montrent aussi chez les animaux, provoqués par la même cause et gouvernés par les mêmes lois; si, d'un autre côté, il est psychologiquement démontré que ni le désir, ni la sensation, ni l'initiative du mouvement, ne sauraient appartenir à un sujet divisible et étendu, il est bien évident qu'il faut admettre chez la brute un principe immatériel, une force douée de vie et de sensibilité dont les organes ne sont que les instruments. Cette force, on l'appellera, si l'on veut, une âme, pourvu qu'on n'oublie pas l'immense intervalle qui la sépare de l'âme humaine; seul, en ce monde, l'homme a en partage la liberté, la raison ou la faculté de l'absolu, la conscience d'une tâche infinie et d'une perfectibilité sans limites. | *Immortalité de l'âme.* V. IMMORTALITÉ. | *Âme du monde.* L'idée d'une force infuse dans toutes les molécules de l'univers, qui serait à la fois le principe plastique et le principe moteur de la matière, c. à d. qui lui donnerait cette infinie variété de formes et lui imprimerait cette prodigieuse diversité de mouvements que constate l'observation, se retrouve dans un assez grand nombre de philosophes de l'antiquité et chez quelques écrivains modernes. Mais l'existence de ce principe a été considérée de deux manières bien différentes : tantôt cette doctrine a été émise comme une simple hypothèse physico-chimique, propre à expliquer les différents phénomènes dont l'univers matériel est le théâtre; tantôt ce principe a été regardé comme le degré le plus élevé de l'être, et a été mis à la place de Dieu lui-même. Dans ce cas, Dieu et l'univers sont considérés comme ne faisant qu'un, comme étant identiques, l'esprit et la matière étant simplement deux aspects particuliers du même être. Ce qu'il y a de vrai dans ces conceptions plus ou moins hasardées,

c'est qu'il règne dans le plan de l'univers une admirable unité; c'est que tout, dans son sein, se meut, s'enchaîne et se développe dans une harmonie sublime, œuvre d'une intelligence et d'un pouvoir sans bornes. | Après avoir traité le mot *âme* au point de vue philosophique, il nous reste à faire voir quels sont ses différents emplois dans le langage usuel. Il se dit principalement de l'âme raisonnable, de l'âme de l'homme. Qu'est-ce que l'âme? Quand on m'aura bien expliqué le mécanisme du corps, je pourrai dire ce que c'est que l'âme. (Mesi.) Les facultés de l'âme. Les puissances de l'âme. Les passions, les mouvements de l'âme. Tout ce qui souille l'âme l'attriste et la noircit. (Massillon.) La paix de l'âme consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler. (J. J. Rousseau.) La faculté de penser paraît être l'attribut de l'âme. (Napoléon I^{er}.) C'est par l'âme que Pascal est grand comme homme et comme écrivain. (V. Cousin.) Rien ne survit que l'âme : faisons-la donc héroïque ici-bas. (J. Simon.) | Avoir l'âme navrée, Éprouver une peine extrême. | Être ému jusqu'à l'âme, jusqu'au fond de l'âme, Être profondément ému, profondément touché. | Le mot *âme* s'emploie souvent par rapport à nos bonnes ou mauvaises qualités morales. *Âme grande, généreuse, noble, élevée, héroïque. Une belle âme. Une âme bien née. Âme basse, vile, lâche, faible. Âme intéressée. Âme de boue. Âme mercenaire, vénale. Âme cruelle. Âme noire. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles-mêmes. (Massillon.) | Famil. Une bonne âme, Se dit d'une personne simple, sans malice. Que de bonnes âmes tendent la gorge au glaive, ou les mains aux chaînes, en disant : Dieu le veut ainsi. (Silv. Maréchal.) | Se dit aussi par rapport à la religion. Les âmes dévotes. Les âmes chrétiennes. Âme sanctifiée, illuminée par la grâce. Sauver son âme. Ne s'occuper que du salut des âmes. C'est une sainte âme, une bonne âme. | Se dit encore de l'âme considérée comme séparée du corps. Les âmes des trépassés. Prier Dieu pour l'âme de quelqu'un. Dieu veuille avoir son âme ! Priez Dieu pour le repos de son âme. Les âmes bienheureuses. Les âmes qui errent dans les champs Élysées. | Une âme en peine, Une âme livrée aux peines de l'enfer ou du purgatoire,*

selon la doctrine catholique. | Famil. Toute personne en proie à de vives inquiétudes, à un grand chagrin. *Aller et venir comme une âme en peine.* | *Donner son âme au diable,* C'était, dans les croyances du moyen âge, faire un pacte avec le diable, à qui l'on abandonnait son âme pour des avantages terrestres. On croyait que les sorciers donnaient leur âme à Satan et recevaient en échange une puissance surnaturelle. | *Avoir l'âme chevillée dans le corps,* Se

dit de quelqu'un qui survit à une grande maladie, à un accident terrible. | *Grandeur d'âme*, Noblesse, élévation de l'âme, du caractère, des sentiments. | Se dit quelquefois de la pensée intime, de la conscience. *Qu'a-t-il donc dans l'âme? Les yeux sont le miroir de l'âme. Avoir l'âme bourrelée. Jurer en son âme et conscience. Il sait bien dans son âme que... | Avoir de l'âme, Être facilement ému par ce qui est juste, généreux, digne d'intérêt. | N'avoir point d'âme, être sans âme, N'avoir ni cœur ni sentiment.*

| Dans certains cas, le mot *âme* s'emploie pour désigner une personne, soit homme, femme ou enfant. *Il n'y avait âme vivante dans cette maison. Il n'y a âme qui vive. Vous n'y trouverez pas une âme. Il y a cent mille âmes dans cette ville. C'est une ville de cent mille âmes.* | Fig. et famil. *C'est son âme damnée*, c. à d. Il lui est entièrement dévoué, il exécute aveuglément toutes ses volontés. | Se dit quelquefois dans le sens de vie. *Il a rendu l'âme. Rendre son âme à Dieu. Il a l'âme sur les lèvres. Parler à un avare de vous aider de son argent, c'est lui arracher l'âme.* | Par forme de serment, d'affirmation, on dit *sur mon âme*, c. à d. sur ma vie, sur mon honneur. | *Dans l'âme*, Tout à fait, entièrement, en parlant de la manière d'être, de voir, de penser, d'agir. *Il est artiste dans l'âme.* | Fig. Se dit d'une chose qui influe puissamment sur une autre. *La discipline est l'âme d'une armée. La bonne foi est l'âme du commerce. La justice est l'âme des lois. De quelque nom qu'on appelle le principe d'autorité, sous quelque forme qu'il se produise, ce principe est, suivant l'expression de Montesquieu, l'âme de tout état social.* (Dufour.) | Se dit aussi en parlant des personnes pour marquer l'influence, l'ascendant, l'autorité qu'elles exercent dans une entreprise, dans un complot. *Il est l'âme de l'entreprise. Il était l'âme du complot.* | Dans le langage poétique, on dit *mon âme, ma chère âme, âme de mon âme, âme de ma vie, idole de mon âme*, etc. Ce sont autant de termes de tendresse que les poètes emploient en parlant d'une femme bien-aimée. *O moitié de mon âme, est-ce un Dieu qui t'inspire?* (Dellille.) *Sois l'âme de mon âme, et guide tous mes pas.* (Saint-Ange.) | Fig. et prov. en parlant d'une

compagnie, d'un parti, d'une armée sans chef ou dont le chef est incapable, on dit : *C'est un corps sans âme.* | Dans les beaux-arts et la littérature, signifie Expression vive, chaleur, mouvement, vie pour ainsi dire. *Donner de l'âme à un ouvrage. Mettre de l'âme dans un ouvrage.* | Par anal., on dit : *Il y a de l'âme dans son chant, dans sa déclamation,* pour exprimer qu'un artiste chante ou déclame avec une chaleur et une sensibilité qui émeuvent, qui impressionnent les auditeurs. | On dit de même : *Cette cantatrice, cette actrice a de l'âme ou n'a point d'âme.* | Dans ce sens, on dit encore : *La sculpture donne de l'âme au marbre,* c. à d. elle anime, elle fait vivre en quelque sorte le marbre. | Fig. et famil. *Cette étoffe n'a que l'âme,* Elle n'a ni solidité, ni consistance; elle manque de corps. | S'emploie encore pour désigner la partie qui se trouve au centre d'une autre. Ainsi, *l'âme d'une statue, d'une figure,* c'est l'espèce de massif, de noyau sur lequel on applique le stuc, le plâtre, l'argile dont on forme une statue. | *L'âme d'une contre-basse, d'une basse, d'un violon, d'un alto,* Le petit morceau de bois que l'on met dans le corps de l'instrument, sous le chevalet, pour soutenir la table. | *L'âme d'un canon,* Le creux où l'on met la poudre et le boulet. | *L'âme d'une fusée,* Le trou conique ménagé dans le corps d'une fusée volante. | *L'âme d'un soufflet,* La soupape de cuir qui laisse entrer l'air dans un soufflet en se levant, et qui l'y retient en s'abaissant. | *L'âme d'un fagot,* Le menu bois qu'on met au milieu d'un fagot. | *Ame de la plume,* Petite masse sèche et longue que renferme le tuyau d'une plume. | *Ame d'un cordage,* Fils que l'on met au milieu des torons dont le cordage se compose. | *Ame d'un métier à bas,* Assemblage des pièces qui contribuent à la formation des mailles. | Dans les manufactures de tabac, *âme* sert à désigner un bâton autour duquel le tabac cordé est monté. Ce sont aussi les petites feuilles qui remplissent le dedans des andouilles de tabac. | Blas. Se dit des paroles qui servent à expliquer la figure représentée dans le corps d'une devise. *La devise avait pour corps un arbre abattu, entouré d'un lierre, et pour âme ces paroles : Je meurs où je m'attache.* | Iconol. Les an-

ciens représentaient l'âme, ou l'homme intérieur, sous la figure d'un papillon; et ce papillon, dans la main de l'enfant Cupidon qui le déchire, leur offrait l'image d'un cœur livré aux tourments de l'amour. | *Fêtes des âmes.* Fêtes que l'on célèbre au Japon, et dans lesquelles les Japonais s'imaginent que l'âme de chaque défunt vient revoir ses parents et ses amis.